

étaient assises solitaires sur un caisson renversé. Un jeune paysan, qui depuis un instant guidait Justin et Justine, leur dit : " Les voilà ; " puis il rebroussa chemin. Alors nos deux royalistes simulés s'approchèrent de celles qu'on leur avait désignées. Ils s'arrêtèrent presque aussitôt, saisis d'une navrante stupefaction.

—Est-ce bien elles ? demanda Muguette à son mari.

—Oui, répondit Coquelicot. Mais dans quel état, les nobles dames ! C'est à peine si je les reconnais.

En effet, il n'était pas facile de reconnaître la comtesse et Blanche de Flavigny dans les deux personnes déguenillées, bleues par le froid, amaigrées par les privations, que Coquelicot et Muguette avaient sous leurs yeux. Madame de Flavigny, dont les vêtements étaient déchirés, usés, abritait son corps sous un grand morceau de drap bleu attaché par des ficelles à son cou. Elle était coiffée d'un capuchon de laine violette et portait des bas de laine jaune, ainsi que des pantoufles fortes retournées à ses pieds au moyen de gros cordons. Blanche, elle, était à l'aveugle d'un lambeau de tenture de damas rouge ; elle cachait sa charmante tête sous un chapeau râpé de paysan breton. Cependant, en dépit de la misère et de la souffrance, il apparissait en elles une dignité touchante qui inspirait autant de respect que de pitié.

Justin et Justine leur firent une profonde révérence en les abordant.

—Et bien ! mes amis, leur dit la comtesse avec un calme doucement stoïque, l'ange du trépas plane sur nous. Demain sans doute nous n'existerons plus. Du courage et de la résignation !

—Oui, du courage, madame, mais ne nous résignons pas encore à mourir, répondit Justin en s'animant. Nous sommes ici pour vous aider à sortir de votre périlleuse situation.

La comtesse et Blanche relevèrent la tête avec étonnement.

—Qui donc êtes-vous lui demandèrent-elles.

—Des envoyés du capitaine Bénédict.

—Du capitaine Bénédict ? répéta Blanche dont le visage s'éclaira d'un rayon d'espoir.

—N'êtes-vous pas Justin, surnommé Coquelicot ? reprit madame de Flavigny.

—Et voici ma femme Justine, surnommée Muguette... pour vous servir... Mais chut ! parlons bas. Il ne faut point qu'on nous suspecte, car nous serions fusillés sans doute et ne pourrions plus vous être bons à rien.

—Que comptez-vous faire pour nous ?

—Tout ce qui vous offrira quelque chance de vous soustraire aux coups des républicains. C'est le vœu du capitaine Bénédict, et nous tâcherons de le réaliser.

—Vous l'aimez donc bien, le capitaine Bénédict ? demanda Blanche en souriant avec un peu d'effort.

—Sur un signe de lui, nous nous jetterions au feu, répondit Muguette. N'est-ce pas, Coquelicot ?

—Parbleu ! D'ailleurs, c'est si beau de se dévouer... surtout pour un homme tel que lui !

—N'oublions pas, reprit Muguette, que les bleus seront à Ancenis dans quelques heures, peut-être dans un instant. Avisons sans retard.

—Où est le comte de Flavigny ? où est M. Raoul ?

—Au conseil de guerre qui vient de se réunir dans l'église pour juger un officier supérieur vendéen, accusé d'une honteuse action.

—Accusé d'avoir volé ce que contenait la caisse de l'armée royale et catholique ?

—Oui... Comment savez-vous cela ?

—J'ai contribué moi-même à le faire arrêter le voleur, qui n'est autre que le marquis Gastan d'Aprémont.

—L'odieux gentilhomme ! C'est ainsi qu'il devait finir, flétri, souillé, condamné par les siens.

—Et laissant une tache au drapeau sous lequel il a combattu, ajouta Blanche avec un frémissement d'indignation.

Il y eut silence, que Coquelicot rompit.

—Puisque nous ne pouvons prendre en ce moment l'avis de

M. de Flavigny et de M. Raoul, dit-il, permettez-moi de vous donner le mien.

—Parlez.

—Il est inutile de compter sur le passage de la Loire, qui ne s'effectuera pas.

—Hélas ! cela n'est que trop certain.

—Il convient donc que vous vous cachiez dans quelque repli invisible de la cité, jusqu'à ce que vous ayez pris une détermination.

—L'avis est sage. Mais où nous réfugier ?

—Nous chercherons et nous trouverons.

—D'abord, reprit Muguette, il est urgent que madame la comtesse et mademoiselle Blanche changent au plus vite de vêtements. Ceux qu'elles portent sont de nature à les trahir.

—Ils annoncent, en effet, la défaite et la proscription.

—Venez avec nous. Justin se charge de vous procurer une retraite dans Ancenis ; moi, je vous promets de vous transformer en paysannes bretonnes. De la sorte, vous aurez moins à redouter l'implacable colère des bleus.

—Nous nous confions entièrement à votre prudence et à votre sollicitude, répondit la comtesse et se levant. Puisse Dieu acquitter un jour la nouvelle dette de reconnaissance que nous contractons envers le capitaine Bénédict et envers vous !

## II

Moins d'une heure après, la comtesse et Blanche avaient un abri sous le toit d'une petite fabrique abandonnée, sorte de mansarde située au fond d'une ruelle déserte, la ruelle du Figuier, derrière un fouillis presque inextricable de genêt et de houx. Un feu vif de sarment pétillait dans l'âtre d'une cheminée, réchauffant les membres engourdis des deux nobles Vendéennes, qui, grâce à la prévoyance de Justine, portaient d'ailleurs le costume de paysannes bretonnes de la campagne de Rennes. Deux manteaux d'un drap grossier, mais épais, achetés par Justin, étaient pendus à des clous sur le mur nu de l'atelier ; ils étaient destinés au comte et à son fils, qui siégeaient encore au conseil de guerre réuni pour juger le marquis d'Aprémont.

Coquelicot venait de se rendre au devant d'eux. Il les conduisit dans la rue d'Enfer, à peu de distance de la ruelle, et les conduisit vers l'asile misérable où se cachaient, en compagnie de Muguette, madame de Flavigny et sa nièce. M. de Flavigny était vêtu d'un sarrau d'Arménien, Raoul d'une robe de procureur, travestissement qui eussent été risibles si la détresse et le péril ne les avaient rendus lugubres et navrants.

Comme ils entraient dans le refuge mystérieux, une décharge de mousqueterie fit résonner l'air.

—Voilà les républicains, dit la comtesse en pâlisant.

—Non, répondit gravement le comte, ce n'est pas la vengeance des bleus qui vient ; c'est la justice des blancs qui a son cours.

—Ainsi le marquis d'Aprémont.

—Convaincu d'être un voleur, a été condamné à la dégradation et à la mort. On l'a dégradé et fusillé, à deux pas de l'église, sur la place des Tilleuls.

—Il n'était vraiment pas digne d'être passé par les armes, hasarda Justin.

—On voulait le pendre comme un larron qu'il était. Je m'y suis opposé.

—Pourquoi, mon père ? demanda Blanche dont le sourcil se fronça.

—Parce que c'eût été trop de honte pour la noblesse et pour la cause désespérée dont nous sommes les derniers défenseurs.

M. de Flavigny achevait ces mots, quand plusieurs détonations se firent entendre. Des cris perçants, répercutés par tous les échos de la Loire, suivirent ces retentissements de la fusillade et du canon. Puis des pas rapides résonnèrent sur le pavé des rues. Des voix épouvantées répétaient : " Aux armes ! Voici les bleus ! " Le comte et Raoul s'élançèrent hors de leur retraite. Ils y revinrent un quart d'heure après.